

Boston et New-York ; Hopkins, Dwight, Barlow, Humphreys, Trumbull, Freneau, Servell, Linn, Lathrop, Prentiss, Boyd, Clifton, Isaac Story, Allen Osborne, Spence, Braynard, etc. etc., une armée tout entière. En effet, voilà beaucoup de gens qui font des vers.

La plupart d'entre eux imitent surtout une femme-poète de second ordre, mistress Hemans, poète agreable, écho sentimental et triste, remarquable par la tendresse et la pureté de son inspiration, mais plus morale qu'énergique, plus aimable que créatrice. L'accent timide et doux de mistress Hemans s'accorde avec la moralité scrupuleuse des Américains modernes ; aussi ont-ils adopté avec empressement l'imitation de cette imitatrice. « J'ai lu les œuvres de trois ou quatre cents poètes américains », dit un rédacteur de la *Revue Américaine du Nord*, et je n'en ai pas trouvé plus de trois ou quatre dignes d'estime. — *A host of them... three or four good ones... and three or four hundred poor ones.* Parmi ces *poor ones*, on peut distinguer quelques écrivains qui ont de la pureté, quelquefois de la sensibilité : *P. M. Welmore*, négociant de New-York et le Roscoe de sa ville natale ; *Samuel Woodworth*, qui a écrit des chansons populaires ; *Jean Neal*, avocat de Baltimore ; *Jacques Mack*, le sourd-muet ; *Edouard Pinkney*, officier de marine ; *Braynard*, éditeur d'un journal ; *George Washington Deane*, ministre de l'église épiscopale ; *H. W. Longfellow*, professeur ; *N. P. Willis*, attaché à la légation américaine de Paris ; *Sprague*, commis d'un banquier de Boston ; *Jean Pierpont*, prédicateur unitaire ; mistress *Lydia Sigourney*, la seconde mistress Hemans ; *Rodman Drake*, qui a essayé la poésie fantastique ; *Fitz-Green Halleck*, banquier fort riche, et qui se distingue par l'humour et la vivacité.

Mais en général tous ces poètes se ressemblent, l'individualité leur manque. On se rappelle, en les lisant, ce personnage comique de Shakespeare, Dogberry le recors, qui dit toujours que les mauvaises actions dont il est témoin « sont tolérables (il veut dire intolérables) et tout-à-fait fatigantes. » Pour nous servir de la locution de ce bon Dogberry, la médiocrité de tous ces poètes semble très tolérable, mais tout-à-fait fatigante. C'est une monotonie extrême, une langueur qui endort, une moralité narcotique.

Rarement l'âme du poète américain s'élève, s'échauffe, s'émue, se répand au-dehors ; la sincérité de l'accent, la puissance de l'émotion, la profondeur de l'inspiration lui sont peu connues ; vous le voyez gêné, il chante en tremblant, il pressent qu'on ne l'écoutera pas ; son idée ne le pénètre jamais, et il s'arrête souvent aux mots, heureux et satisfait d'avoir formé, avec des paroles, je ne sais quelle mélodie douce, dont la caresse est plus assoupissante qu'enivrante. À ce triste allanguissement de la vraie poésie, je ne vois d'autre cause que la fausse position du poète. Il a perdu le sacerdoce ; il étouffe dans la boutique ; le marchand est le seul prêtre de la société où il vit. On traite son art de puéril, et il l'exerce puérilement ; quand il veut se relever un peu, il fait de la morale ; pauvre morale enfantine, babillage vertueux en vers rimes ou en vers blancs ; causerie scandale, que l'on pourrait distribuer en prix à toutes les jeunes personnes des deux hémisphères ; poésie qui ne va pas beaucoup plus haut que Florian et Berquin. Le poète d'Amérique se renferme (ce qui est louable) dans les limites du décent et du convenable ; il met de la probité dans sa versification, de la loyauté dans son mètre, un extrême fini dans sa strophe,

étude dans sa main-d'œuvre et de la chasteté de l'exact. Dans toutes ces choses assurées, il s'attache dans ses tableaux ; la description l'entraîne ; nul choix à ne rien négliger ; il marche devant lui, peignant les passions dans les détails ; il ne se laissant pas aller aux teintes trop sensuelles à la gouache, amoncelant des ornemens de ménage, ainsi que et trop fortes, copiant les insuccès de pervertir son public, les armures de guerre, craignant de se faire remarquer, et ne craignant pas assez de l'ennuyeux. *Dana* sont dignes

Trois poètes, *Bryant*, *Percival* et *Dana* sont profond et d'être mentionnés. Le sentiment moral est pur et net, ni chaste chez Bryant ; il ne manque ni de pureté ni de vive-d'élégance mais de verve. On ne sent pas assez vivement dans sa poésie le souffle de l'inspiration. *James C. Percival*, avec plus d'inégalité, a peut-être plus de génie. La prolixité, l'entassement des images ; la lenteur des périodes et l'incorrection de part presque toutes ses œuvres. La misère et l'isolement ont peut-être flétri dans le germe cette intelligence née pour de grandes destinées ; et quelques-uns des morceaux sortis de sa plume annoncent qu'il se serait élevé jusqu'à la passion, si la passion pouvait fleurir en Amérique. Enfin *George Dana*, qui jouit aujourd'hui de toute la popularité que les Américains peuvent accorder à un poète, s'est habilement modelé sur le type de Wordsworth. Vous retrouverez chez Bryant le calque de Campbell ; chez Percival l'imitation de Byron ; chez Dana, celle de Wordsworth. Vous diriez qu'un écrivain des États-Unis ne peut être lui-même. Il faut aussi reprocher aux hommes de ce pays le peu de mobilité de leur imagination. La plupart épuisent un sujet ; ils marchent ; leur pas est grave, égal et monotone ; ils ne savent, ni s'arrêter, ni s'élancer.

## AGRICULTURE.

### Le livret de Jean l'aul, laboureur.

#### NO. I.

Plus je compare ce qui se faisait en Canada, à une époque qui n'est pas bien éloignée, avec ce qui se fait à cette heure, plus je vois la nécessité de revenir aux anciennes façons. Nous avons plus de besoins que jadis et moins d'industrie ; de là nous sommes obligés d'acheter ailleurs des articles que nous pourrions nous procurer ici à meilleur marché et qui ordinairement seraient plus durables. Il y a eu un temps en Canada que le cultivateur ne s'habillait qu'en étoffe du pays et sa femme qu'en jupon de flanelle rayée, plus un mantelet d'indienne ; qu'il ne se servait que de sucre d'érable de sa propre fabrication. Il ne connaissait le thé que comme un breuvage des gros Messieurs qui avaient envie d'achever d'altérer leur santé délabrée. Dans ce temps-là il avait des pastires dans le coffre, point de dettes, et cependant entre Noël et le Mercredi des cendres il ne manquait pas de donner son petit repas de famille. Depuis cet heureux temps le cultivateur, surtout celui qui est dans le voisinage des villes, commence à avoir honte de l'étoffe qui allait très bien à ses ancêtres et à lui-même aussi, quand il était jeune encore : le bonnet bleu ou rouge ne lui plaît plus ; il lui faut des chapeaux de castor et des habits à queue d'hirondelle ; la bonne femme, mais surtout la fille ou demoiselle, comme